

de Mijolla-Mellor, S. (2006). *Le plaisir de pensée*. Paris : PUF.

## ENTRE PSYCHANALYSE ET PHILOSOPHIE, L'ŒUVRE DE SOPHIE DE MIJOLLA-MELLOR<sup>1</sup>

Si le plaisir constitue un concept déterminant de la théorie freudienne, on oublie trop souvent que sa sphère d'application ne saurait être confinée dans cette partie de la doctrine qui concerne le « principe du plaisir ». Il existe en effet tout un pan de la pensée de Freud qui concerne le plaisir associé à la sublimation, qu'il s'agisse du plaisir intellectuel, du plaisir de la création ou de toute forme du plaisir qui intervient dans un rapport en apparence détaché de la satisfaction de la pulsion sexuelle. Dans l'ouvrage qu'elle consacre à ce qui semble une énigme et que la pensée analytique ne peut se contenter de ranger uniquement dans la catégorie de la sublimation, Sophie de Mijolla-Mellor propose d'en explorer toutes les dimensions. S'agissant d'un dispositif qui ne peut être dissocié de l'économie libidinale, et qui pourtant paraît se constituer « aux dépens du sexuel », elle s'interroge sur les origines de ce plaisir de pensée, sur sa nature et ses conditions et elle met en relief l'importance qu'il revêt aux yeux de Freud lui-même.

Dans une série de dix chapitres où se côtoient la psychanalyse, incluant à la fois la théorie et la présentation de certains cas, la philosophie et la littérature, l'auteure présente une riche synthèse de l'œuvre freudienne sur le plaisir de pensée, un concept constamment rapporté ici à ses formulations diverses sur plusieurs registres de l'écriture. Au départ, il faut insister sur l'idée que l'auteure ne cherche pas à contraindre la pensée de Freud sur ce problème au seul cadre de l'économie libidinale. Sa question n'est pas tant celle de la possibilité d'un plaisir issu d'autre chose que du sexuel que celle de la place de ce plaisir spécifique de la pensée dans l'œuvre freudienne, étant entendu que Freud a lui-même identifié la question d'un plaisir spécifique et qu'il n'a cessé d'y revenir. Ce livre n'entreprend donc pas de résoudre les apories nombreuses de la doctrine de la sublimation – à laquelle l'auteure a consacré plusieurs travaux importants, notamment un *Traité de la sublimation* (2012) –, mais plus simplement de montrer leur complexité dans la pensée de Freud. La méthode varie selon les chapitres, allant d'un inventaire du texte freudien à l'interprétation de textes parallèles chez les écrivains et les philosophes, parmi lesquels une place privilégiée est réservée à Robert Musil.

Dans son premier chapitre, l'auteure analyse la nature de la pulsion spécifique associée au plaisir de pensée. Distinguant trois axes dans la

---

1. Sur l'auteure, on consultera la présentation qu'elle propose de son parcours et de ses travaux sur le site de son éditeur, les PUF ([www.puf.com/Auteur:Sophie\\_De\\_Mijolla-Mellor](http://www.puf.com/Auteur:Sophie_De_Mijolla-Mellor)).

pensée de Freud sur cette question, un axe psychologique proposé dans *l'Esquisse*, l'axe génétique des *Trois essais* et enfin l'axe anthropologique des grands essais sur la culture, elle montre que l'effort de Freud aura toujours consisté dans l'analyse des origines externes de la pensée et dans l'examen rigoureux de ses conditions. Contre toute forme d'idéalisation philosophique, Freud considère la pensée comme un investissement dont la nature n'est pas spécifiquement distincte des pulsions érogènes. L'analyse de ce dispositif est complexe, car les processus de pensée répondent d'un ensemble où on peut identifier le motif déclencheur. Tout ce premier chapitre suggère une lecture qui éclaire cette origine comme recherche du « paradis perdu de l'évidence ». La nature de cette évidence ne se découvre que dans le pouvoir de l'affect, et en particulier dans le souvenir qui porte à rechercher « le même ». Cette riche analyse, qu'on peut résumer dans cette notion de « paradis perdu », veut montrer que la pensée ne s'ébranle que dans le désir de retrouver un monde dans lequel le rapport à l'objet était marqué par l'évidence, alors que cette évidence se révèle brisée ou hors d'atteinte dans le présent de la vie du sujet.

Les liens de cette approche avec la doctrine freudienne de la scène primitive sont évidents et on peut y isoler, à titre de concept déterminant, la priorité de la vision. Penser, c'est vouloir voir à nouveau, voir encore. L'auteure passe en revue l'ensemble des textes de Freud où la pulsion scopique intervient dans l'analyse de la pulsion de savoir ou du penser, mais elle fait voir que la pulsion d'emprise ne suffit pas à expliquer l'activité de pensée. Il faut faire intervenir la pulsion de mort : le passage du voir au savoir (*Schaulust/Wisstrieb*) suppose la possibilité de comparer et engage un processus d'abstraction. Dit autrement, la nature du penser demeure inexplicable si on ne parvient pas à faire voir les rapports entre l'activité libidinale et la formation de l'abstraction. Selon l'auteure, très claire sur ce point, le concept de sublimation demeure insatisfaisant, Freud n'ayant pas donné suite à son projet de l'élaborer dans la métapsychologie, et il faut donc se tourner vers un essai comme *l'Homme aux loups* pour comprendre comment la pulsion d'investigation (autre expression liée à la pulsion de savoir) « se constitue comme objet indépendant » (p. 20). Il y aurait alors un plaisir « spécifique, apparenté à l'emprise et utilisant la pensée comme zone érogène au même titre que la vision, le toucher et toutes les zones pouvant être concernées par la recherche » (p. 20s). Toute l'analyse de la représentation qui en découle repose sur cette origine inconsciente et elle ne peut donc s'expliquer que par le manque d'objet. L'effondrement du « sol de l'évidence », caractéristique de la philosophie de la connaissance classique, que l'auteure expose avec beaucoup de précision, fait un retour dans la doctrine analytique. La lecture de Musil et de Kierkegaard vient confirmer aux yeux de l'auteure la réalité de l'origine inconsciente. Dans des pages d'une grande finesse, elle

présente les liens étroits entre la scène littéraire du désir de savoir et le plaisir qui lui est associé. Pour Freud, même la question métaphysique de la réalité est indissociable de la curiosité sexuelle, cette curiosité n'étant par ailleurs que l'aspect le plus saillant du problème. On peut conclure avec Sophie de Mijolla-Mellor que « la genèse de la pulsion d'investigation est inséparable de la disposition générale et innée pour la recherche de l'objet de satisfaction » (p. 63). Que l'activité de pensée demeure toujours inachevée n'est que le reflet de la nature du désir lui-même.

Ce premier chapitre ne saurait résumer tout l'ouvrage, mais il en constitue la base théorique fondamentale. Le second chapitre aborde la question de l'autisme, comme figure de l'immobilité de la pensée. Mécanisme de démantèlement, l'autisme relève d'une hostilité constante aux liens constitutifs de la pensée et il permet de mieux comprendre le dispositif, dans le cas précis de son blocage, de l'avènement du plaisir de pensée. Un parallèle avec la question de la schizophrénie est l'occasion d'aborder la question de l'inhibition intellectuelle, que l'auteure discute en lien avec les travaux de Melanie Klein. Peut-on lier par association symbolique l'acte de pensée et l'acte à visée sexuelle? C'est la question reprise ici à travers le texte de Freud, ce qui ouvre le chemin d'une réflexion sur l'ennui, l'incertitude, la mélancolie et l'abandon de pensée, décrit par Freud comme « abandon sublimé à une idée abstraite » (p. 122). Référant à la riche analyse de Piera Aulagnier (*Les destins du plaisir*, Paris, 1979), l'auteure approfondit le concept de sublimation comme processus d'intellectualisation. Il s'agit dès lors de « la perpétuation sous une autre forme des mêmes enjeux libidinaux » (p. 121), l'idéalisation s'opposant à la sublimation, décrite comme « métabolisation de la pulsion ». Ce riche chapitre illustre tout ce qu'on peut tirer d'une relecture de Freud qui prend à rebours la question de la sublimation.

Dans son troisième chapitre, « La témérité de la raison », de Mijolla-Mellor aborde la question de la névrose obsessionnelle et, en particulier, l'enfermement obsessionnel de la pensée et sa jouissance masochiste particulière. Plaçant sous le concept du doute une lecture des textes de Freud sur cette névrose, l'auteure montre la constance de ce thème dans le développement de la psychanalyse, autant le doute de l'enfant que le doute dit normal de l'adulte. La portée philosophique de ce chapitre est d'une grande richesse, l'auteure se concentrant sur le concept freudien de « vérité » et de « fantasme de vérité ». La recherche de la vérité poursuivrait un seul but : retrouver le plaisir des convictions primitives, originaires, proposition qui se situe dans le droit fil du cadre théorique général de l'ouvrage. Dans une superbe relecture de Kierkegaard, l'auteure montre l'importance de la pensée comme lutte téméraire, un dispositif qui illustre le soutien libidinal constant du plaisir de la « recherche ». Ce texte permet de faire retour à l'auto-analyse de Freud et

de voir comment la lutte contre les idées du père est animée par cette recherche des évidences perdues. C'est ici que le recours à Robert Musil se montre le plus fécond : le doute et l'ironie apparaissent en effet comme formes accomplies de la désillusion, ce que vient renforcer une lecture approfondie du cas du petit Hans.

Ce chapitre se termine sur un morceau de bravoure, consacré au mythe du penseur héroïque. Le fantasme conquérant du héros de Robert Musil se paye d'un sacrifice de soi, exemple de toutes les stratégies défectueuses de l'entreprise intellectuelle si la quête du savoir est conçue comme protection du moi ou compensation d'un déficit originaire. Ces pages, très importantes dans l'économie du livre de Sophie de Mijolla Mellor, montrent que l'auteure ne recule pas devant les conséquences radicales de la théorie freudienne : « L'investissement de la dimension de l'énigme propre à l'intellectualité implique que le sujet se tienne au plus près de l'objet d'angoisse afin de ne pas risquer d'être à nouveau débordé par lui de manière traumatique » (p. 177). Cette conclusion peut être généralisée, dans les termes mêmes du point de départ de la recherche : le fantasme de l'activité rationnelle de théorisation est celui d'un objet caché, quasi occulte, qui sollicite la reprise de l'attitude infantile « devant l'énigme des origines ». Qu'il s'agisse d'un artiste contemplatif, d'un philosophe systématique, la logique semble la même : un envoûtement passionnel témoigne de cet investissement devant l'énigme. Comment cet investissement met-il en lumière la nature de l'activité sublimée? C'est ce qui semble le plus difficile à élucider. Souffrance du manque, certes, mais surtout passion devant l'énigme de l'objet lui-même. Ce chapitre, d'une redoutable difficulté, témoigne de la multitude des perspectives invoquées par de Mijolla-Mellor pour circonscrire le plaisir de pensée : c'est en effet l'exemple de la pensée comme forme achevée de la culture, dans l'art comme dans la philosophie, qui doit être élucidé par la réflexion analytique sur le plaisir, laquelle exige un long détour par la question de l'investissement et de l'économie libidinale. De Descartes et Nietzsche à Musil, les plus hautes figures de la culture contribuent ici à la compréhension de cet investissement. On peut regretter à ce stade de l'ouvrage qu'aucune formulation générale ne soit proposée pour offrir un cadre d'interprétation susceptible de regrouper les divers exemples examinés.

Le quatrième chapitre est consacré à la réflexivité. Sous le titre « Se réfléchir en soi-même », l'auteure aborde la relation entre le scopique et le spéculatif. Revenant sur son propos introductif concernant la pulsion d'emprise, elle s'interroge sur la place de la pulsion scopique dans la « pulsion épistémologique ». La nature même de cette pulsion conduit à poser la question de sa spécificité, question essentielle pour déterminer la nature du plaisir qui lui est associé. La thèse freudienne est réaffirmée,

associant le désir de savoir à la figuration de la scène primitive. Le problème sous-jacent du rapport des mots aux images, rapport pensé comme activité intellectuelle de substitution : la recherche de la jouissance se porte vers l'expression de l'indicible, sachant que cette expression est par avance condamnée à l'inachèvement. Selon cette perspective, la sublimation apparaît comme un mécanisme de conservation d'une image énigmatique et investie, mais en même temps comme retournement orienté vers la recherche de la cause de la jouissance. La pensée de Melanie Klein et celle de Piera Aulagnier se montrent ici indispensables, mais ce sont surtout les textes de Freud sur le concept de « perfectionnement », textes où sont travaillés les concepts d'idéal du moi et de moi, qui servent ici de fondement. La réflexion est élaborée dans le cadre d'une approche de la culture et de la civilisation, mettant en question l'espoir du progrès et le renoncement à l'illusion d'une maîtrise possible par le moyen de l'activité sublimée. Dans une section consacrée à l'autoperception de l'acte cogitatif, l'auteure revient sur la notion de surmoi intellectuel et notamment sur le risque de dépression engendré par la tentation d'une emprise surmoïque par essence inaccessible. Se tournant de nouveau vers Robert Musil, elle soutient que tout projet de capitalisation du savoir aux fins d'un projet de maîtrise équivaut à une « mort intellectuelle par étouffement ». Son analyse du fantasme de la bibliothèque est remarquable, révélant au sein du texte musilien lui-même le pouvoir mortifère de l'ambition systématique tout autant que l'illusion de la capitalisation. Sophie de Mijolla-Mellor se montre ici une lectrice exceptionnelle de l'œuvre de Musil et précisément de la nature de son projet d'écriture où se conjuguent ironie et distanciation. Le regard porté sur la mélancolie de la pensée éclaire tout ce que Freud présente sur l'investissement narcissique. Ce chapitre remarquable apporte un complément littéraire d'une grande richesse aux analyses présentes dans les précédents, mais il montre surtout qu'aucun domaine de l'activité de pensée ne peut être dissocié de la poursuite inconsciente des « évidences perdues ». L'unité de ce livre, parfois difficile à saisir en raison de la multiplicité des avenues ouvertes pour penser son objet, n'apparaît jamais aussi bien que dans ce lien au sujet disloqué, privé de ce plaisir originaire qu'il doit retrouver au prix de se perdre.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage abordent plus directement la question de l'économie libidinale. Au chapitre 5 (« Le sexe et la pensée »), l'auteure pose directement la question des limites, chaque registre de l'investissement menaçant toujours de se déployer aux dépens des autres. Dit autrement, la sublimation se développe aux dépens de la vie sexuelle selon un modèle de compensation. Freud a maintes fois considéré cette économie sur un plan mesurable, soutenant que la vie sexuelle constitue le modèle déterminant des activités qui pourraient en dépendre. La discussion de cette économie permet de repenser plusieurs sphères de la

vie de la culture, comme tout ce qui recourt à un concept d'énergie pour se modéliser. Ces sections de l'ouvrage ne sont cependant guère concluantes, l'auteure hésitant à suivre Freud sur les exigences de la sublimation. La question est traditionnelle, mais la réponse demeure mal éclairée, la pensée de Freud semblant ici trop dépendante d'un modèle mécanique très critiquable. Dans sa discussion croisée de Léonard de Vinci et de la doctrine spinozistes des passions, l'auteure établit des parallèles très inspirants avec la doctrine freudienne. Toutefois, il faut toujours savoir dépasser le plan d'une considération mécanique fondée sur une quantité définie d'énergie. Ici, l'auteure se dit proche de Jean Laplanche pour qui, à côté des sources pulsionnelles, il faut penser des sources indirectes. La conclusion est donc plus claire : « ... si une action psychique peut être créatrice d'énergie pulsionnelle, la sublimation ne dépend pas de la présence d'une quantité limitée issue de l'activité de zones érogènes, et le fantasme d'un risque d'extinction du désir par épuisement n'est plus justifiable sur le plan métapsychologique » (p. 277). Des sections sur le corps (avec une discussion de la pensée du marquis de Sade sur le fantasme) et sur l'érotisme de tête dans ses liens avec la sexualisation de la pensée viennent compléter ce très important chapitre. Cet ensemble gravitant autour de l'écriture de Sade constitue une sorte d'appendice littéraire, mais il ne contribue pas de manière directe à l'entreprise générale du livre. On en dira autant de deux notes qui terminent ce chapitre, l'une sur le cerveau féminin et la discussion des thèses de Weininger et l'autre sur la migraine de Zeus, une note sur la bisexualité.

Le livre se termine sur un dernier chapitre qui intéressera beaucoup les philosophes et les intellectuels désireux de comprendre non seulement les origines de leur investissement, mais la nature et les étapes de leurs progrès. Intitulé « Travail et fulgurances de pensée », ce chapitre, sans être une véritable conclusion, propose un propos récapitulatif sur les thèses de l'auteure. Reprenant plusieurs acquis des chapitres précédents concernant l'économie libidinale et la question des sources de l'énergie en général, l'auteure aborde des questions clefs du travail de pensée, comme l'intuition et l'illumination. La doctrine classique de la philosophie de la connaissance sur ces questions (Descartes, Spinoza) est rapportée aux travaux de Bion et de Aulagnier sur le rôle prothétique de la psyché maternelle. Des exemples littéraires sont également invoqués pour éclairer ces notions, notamment Proust et Musil. Il faut aussi compter avec la pensée de Nietzsche et de Bachelard sur l'instant. Peut-on penser le cheminement de pensée du théoricien sans solliciter les évidences tirées des métaphores descriptives de ses moments constitutifs? Personne mieux que Freud n'a fait voir leur importance, comme la métaphore de l'archive soutenant la représentation archéologique de l'analyse et de

---

l'appareil psychique. Un épilogue vient clore l'ouvrage avec une réflexion sur le plaisir de pensée dans la séance d'analyse.

Que faut-il retenir de cet ouvrage dense et ouvert sur une grande diversité de perspectives? Je signalerais trois constats importants. En premier lieu, parce que ce travail repose sur une lecture minutieuse et détaillée de l'œuvre freudienne, l'auteure nous montre que la problématique de ce « plaisir de pensée » appartient au cœur de la pensée analytique et que loin d'en constituer une marge, elle permet d'éclairer des concepts essentiels, tels que ceux de sublimation et d'investissement. Le livre fait également voir, et ce serait mon deuxième constat, que cette question du plaisir de pensée permet de solliciter, plus directement que bien d'autres, les croisements de la psychanalyse et de l'œuvre de culture, qu'il s'agisse de la philosophie ou de l'art. L'exemple de la philosophie est particulièrement riche, plusieurs sections du livre se portant au-devant de la doctrine classique de la connaissance et faisant voir l'intérêt d'une discussion analytique de la réflexion sur l'activité de l'esprit. Tant dans l'élucidation des motifs de l'investissement que dans la discussion du procès de pensée, la psychanalyse se révèle indispensable. Troisième constat, enfin, ce livre éclaire tous les aspects de la pensée analytique qui demeurent dans une sorte de suspens, dès lors que la question de la sublimation est reprise de manière plus rigoureuse que dans un modèle limité de substitution. La pensée commune est ici constamment dénoncée et elle est relayée par une interprétation toujours soucieuse de solliciter dans le texte freudien ce qui permet de dépasser les apories ordinaires de l'investissement. L'écriture est touffue, les déplacements de perspective sont constants, les récapitulations et les généralisations font souvent défaut et la clarté n'est pas toujours au rendez-vous, mais ces réserves sont largement compensées par l'originalité du propos et la richesse des perspectives sollicitées. Ce livre montre l'importance de penser ensemble et, notamment avec la philosophie, la question de ce qui conduit à faire œuvre de pensée.

#### RÉFÉRENCE

de Mijolla-Mellor, S. (2012). *Traité de la sublimation*. Paris : PUF.

**Georges Leroux<sup>1</sup>**  
*Université du Québec à Montréal*

---

1. L'auteur peut être contacté par courriel : [leroux.georges@ugam.ca](mailto:leroux.georges@ugam.ca)